

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS-7^e - INV. 34-14

AMITIÉ

AMITIÉ

Garder intacts les liens d'amitié formés dans les prisons en ne connaissant le plus souvent que le son de nos voix, promettre de nous retrouver, de créer une entraide de camarade à camarade où chacune apporterait aux autres le meilleur d'elle-même, préparer le terrible et lointain voyage (à supposer qu'il y eût un retour), réaliser l'amitié : ce mot d'ordre de notre Amicale est resté celui de l'A.D.I.R.

Jetant un regard en arrière, je me demande si nous y sommes restées fidèles. Certes, il y a eu bien des insuffisances, bien des difficultés à surmonter au cours de ces vingt années de camaraderie. Comment l'accueil, à votre retour, pouvait-il être à la mesure de vos souffrances ? Combien d'entre vous sont rentrées malades, seules, que nous n'avons pas connues ! Que de difficultés pour accorder des sensibilités meurtries, des idéologies si différentes !

Mais je ne crois pas me leurrer en disant que, malgré les heures difficiles, l'amitié était toujours là : née dans les prisons, elle a vécu intensément dans les camps, elle unit encore profondément celles qui, échappant à l'épreuve de la déportation, ont préparé ensemble votre retour, elle reste une vivante réalité dans la fidélité au souvenir de nos camarades disparues, dans la communion avec leurs familles.

Nous ne voulions ne compter que sur nous-mêmes, mais voici qu'une autre amitié est venue se joindre à la nôtre, celle de tant d'amis connus et inconnus en France, en Suisse, en Suède, au Danemark, aux Etats-Unis, qui nous ont aidées, à l'accueil et depuis lors, par des dons, par leur participation à nos ventes de solidarité, par leur fidèle attachement, par leurs souscriptions aux « Amis de l'A.D.I.R. ».

Depuis vingt ans, le relais de la direction de l'A.D.I.R. est passé de main en main sans défaillance, chacune imprimant, certes, tour à tour sa personnalité propre, mais dans le respect de nos principes,

(Suite page 2)

LE XX^E ANNIVERSAIRE DE LA LIBÉRATION DES CAMPS

Cette libération d'il y a vingt ans, que nous sommes chaque année un peu moins nombreux à commémorer, l'a été cette année avec une particulière ferveur, et l'A.D.I.R., à Paris et en province, y a largement participé.

Les cérémonies ont commencé à Paris le 24 avril au matin, par un dépôt de gerbes, au Père Lachaise devant les cinq stèles portant les noms sinistrement évocateurs de Mauthausen, de Buchenwald, d'Auschwitz, d'Oranienbourg et de Ravensbrück. L'après-midi, M. Sainteny, Ministre des Anciens Combattants et Victimes de Guerre, a inauguré, aux Invalides, l'exposition « L'Univers concentrationnaire nazi », puis, à 17 heures il s'est rendu à l'Eglise Saint-Roch où avait lieu le service organisé, comme chaque année, par l'Association des Familles de résistants et otages morts pour la France.

Cette cérémonie, toujours simple et émouvante, a été rehaussée cette année par la présence du flambeau du Relais sacré. Allumé sur le tombeau du Soldat



Le général de Gaulle au Mémorial des Martyrs de la Déportation.



A Saint-Roch, Geneviève Anthonioz, Denise Vernay, Mme de Lipkowski.

inconnu, ce flambeau fut apporté et déposé par Mme de Lipkowsky dans la Chapelle des Déportés, où se trouve l'urne contenant des cendres provenant des camps. Et le service chanté se déroula.

Dans son allocution, le R.P. Riquet évoqua avec émotion le souvenir de ses camarades de déportation, puis la traditionnelle dizaine de chapelet fut dite en commun. Après quoi, l'assistance alla se recueillir devant la Chapelle des Déportés, illuminée par les cierges et entourée par les drapeaux des associations.

C'est à l'A.D.I.R. que revenait le devoir de reprendre le flambeau du Relais sacré et de le porter au Mémorial des Martyrs de la déportation, dans l'île de la Cité, et c'est notre camarade Denise Vernay, accompagnée de Geneviève Anthonioz, notre Présidente, qui s'en acquitta. Puis les délégations des différentes associations, portant leurs drapeaux, descendirent dans la crypte et s'assemblèrent pour la veillée funèbre.

Le lendemain dimanche, après le service célébré à l'église réformée de l'Etoile et l'hommage rendu par M. Pompidou, au nom du gouvernement, au Mémorial du Martyr juif inconnu, rue Geoffroy-

40 P 4616

l'Asnier, a eu lieu à Notre-Dame, une messe solennelle à laquelle le Président de la République et Mme de Gaulle assistaient. Cérémonie particulièrement belle et grandiose dans la cathédrale décorée de faisceaux de drapeaux, un immense voile tricolore masquant les vitraux au fond de la nef.

Au cours de son sermon, le R.P. Riquet, au nom de ceux que le général de Gaulle a appelé « les plus militants, les plus souffrants, les plus méritants d'entre nous », a réitéré au chef de l'Etat « le merci qui jaillit de leur cœur au jour d'une libération à laquelle sa tenace vo-

lonté rendait la France effectivement et noblement présente ».

Après un *Pater*, repris par toute l'assistance et un *De Profundis* bouleversant, le cardinal Feltin chanta l'oraison des morts. Et ce fut le roulement sourd des tambours et la sonnerie aux morts aux accents déchirants.

Le général de Gaulle, accompagné de MM. Pompidou, Sainteny et de Boislambert, grand chancelier de l'ordre de la Libération, sont allés ensuite se recueillir au Mémorial des Martyrs de la déportation devant l'urne funéraire.

Le flambeau du Relais sacré était alors

LE XX^E ANNIVERSAIRE DE LA VICTOIRE

Avant de fêter la victoire de mai 1945, la France a honoré ses martyrs, et la première grande manifestation officielle a été consacrée, le soir du vendredi 7 mai, aux morts des deux guerres et de la déportation. Elle a revêtu une solennité particulière. Dès 20 heures, une foule dense s'était rassemblée sur l'esplanade des Invalides autour des associations militaires et civiles, des représentants des diverses communautés religieuses, des délégations de résistants et de combattants étrangers.

On attendait l'arrivée de trois flambeaux, allumés l'un au tombeau du Soldat inconnu, le second au Mémorial de la Déportation, le troisième au monument du Mont Valérien.

Escorté par 40 cavaliers de la Garde républicaine, sabre au clair, le flambeau venant de l'Arc de Triomphe arriva le premier. Son porteur avait revêtu l'uniforme bleu horizon des poilus de 1914-18. Derrière lui se rangèrent les anciens des camps en tenue rayée, venus par radeau de la pointe de l'île de la Cité, portant le second flambeau et accompagnés par les drapeaux des différentes associations d'anciens déportés. Enfin, arrivant du Mont Valérien, sur une auto-mitrailleuse un officier représentant les combattants de 1939-45 apportait le troisième flambeau, escorté par six autres blindés.

Arrivés sur le podium, le poilu, le déporté et le tankiste allumèrent d'un même geste la flamme de la grande vasque placée au sommet. Et, quand la sonnerie « Aux Morts » eut résonné dans un silence impressionnant, la voix de Maurice Druon s'éleva :

« Ecoutez battre dans la nuit les tambours de la mémoire... »

... « Voici tous les héros et toutes les victimes, les torturés du crépuscule, les fusillés du petit matin, les otages de tous les Oradour, les maquisards de tous les Vercors, les soldats en veste, les guerriers sans trompette, les passeurs d'évadés et de renseignements, les morts pour la pensée et pour qu'elle s'imprime, les saboteurs aux mains noires, les partisans, et toutes les mères en larmes, et toutes les fiancées veuves, et tous les écrasés sous des tonnes de bombes... »

... Mémoire, mémoire ! Entendez à présent le roulement des chars de la liberté... »

... La victoire du mois de mai 1945 était, fut et demeure plus qu'un simple succès des armes ou que la supériorité de nations sur d'autres. Elle était le triomphe de l'idée de justice sur l'idée de force, de la notion d'homme sur la notion de race, de la liberté sur la contrainte, de la connaissance sur l'erreur, de la dignité sur l'avilissement; elle était le triomphe de l'homme sur tout ce qui peut le défigurer. »

La musique, alors s'empara de la nuit, musique symphonique d'abord, puis un motet du XV^e siècle entonné par les voix fraîches de 125 petits chanteurs en aube blanche. Enfin une cérémonie religieuse associant les différents cultes; catholique, protestant, orthodoxe, israélite et musulman, se déroula suivie de l'exécution du choral de la *Passion selon saint Jean* par les petits chanteurs.

Des effets de lumière accompagnaient

transporté par des membres de la F.N.D.I.R.P. du Mémorial au Mont Valérien où, l'après-midi, M. Sainteny alla déposer une gerbe devant la crypte et effectua le « parcours du souvenir » qui aboutit à la Butte des Fusillés, le flambeau étant escorté cette fois par l'Association nationale des familles de fusillés et massacrés de la Résistance.

Le soir, à 18 heures, un dernier cortège de déportés, remontant les Champs-Elysées, accompagnait le flambeau, confié à la F.N.D.I.R., et retrouvait sous l'Arc de Triomphe le Ministre des Anciens Combattants venu ranimer la Flamme.

LA VICTOIRE

cette partie du spectacle, entre autres l'illumination des 32 mât à oriflammes placés derrière le podium et le dessin, par les projecteurs, d'un immense drapeau tricolore. La manifestation se termina par le *Chant des Partisans*, exécuté par l'orchestre de la Garde républicaine.

Un dernier regard au dôme des Invalides qui brillait de tous ses ors, et la dernière parole de Maurice Druon résonnait dans toutes les mémoires comme le vœu le plus cher inspiré par nos morts : « ... la flamme qu'ils allumèrent reste celle d'une aurore, qui repousse nos propres ténèbres et nous désigne le but de notre espérance : la fin de la haine sur les cinq continents. »

Le lendemain matin 3.000 hommes défilèrent avenue des Champs-Elysées devant le général de Gaulle, les membres du gouvernement et du corps diplomatique : élèves des grandes écoles militaires, navale et de l'air, détachements de l'armée de terre, fusiliers de l'air, fusiliers marins, escadrons de chars, précédés ou suivis de leurs musiques.

Le soir, entre la colline de Chaillot et l'École Militaire, les Parisiens admirèrent un feu d'artifice gigantesque, dont les détonations pacifiques accompagnaient une symphonie : « À la paix retrouvée »,

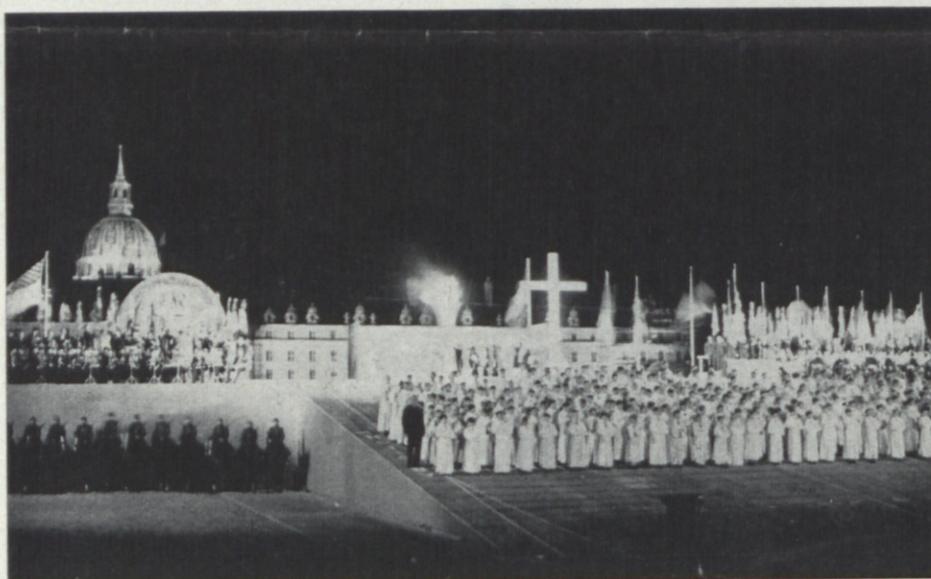
AMITIÉ

(Suite et fin de la page 1)

maintenant l'esprit de la Résistance, mais aussi élargissant notre champ d'action dans la lutte contre le régime concentrationnaire, en réclamant le châtiment des criminels de guerre, en protestant contre l'usurpation du titre de déporté par les S.T.O., en luttant pour le règlement des indemnités allemandes envers les victimes des expériences pratiquées dans les camps. Et si nous avons parfois sacrifié des buts plus vastes qui s'offraient à notre désir de « servir », c'était pour sauvegarder l'essentiel : l'union entre nous.

Que toutes celles que notre amitié n'a pas su suffisamment aider nous le pardonnent. Je crois que, malgré bien des manquements involontaires, celles qui se sont succédées à la barre peuvent être fières d'avoir porté si haut et si fidèlement le drapeau de l'A.D.I.R. Puissions-nous poursuivre encore longtemps cette vie d'amitié qui fait partie si profondément de l'existence de chacune de nous, la vie de ces échanges où l'amie qui donne reçoit et où l'amie qui reçoit n'est plus seule à posséder.

M.R. DELMAS.



Sur l'esplanade des Invalides.

(Photo Keystone)

EN PROVINCE

L'A.D.I.R. a été fort bien représentée également en province à toutes les cérémonies du Souvenir. Dans la plupart des villes, nos déléguées ont tenu dignement leur place aux côtés des grandes associations.

Sur la photographie ci-dessous, on reconnaît notre camarade Marguerite Flamencourt, déléguée de l'A.D.I.R. pour la région Loiret-Centre, au moment où elle vient de ranimer la flamme devant le monument aux morts d'Orléans, le 24 avril. A sa droite le délégué de l'U.N.A.D.I.F., à sa gauche, celui de la F.N.D.I.R.P.



A Metz, au cours de la Journée de la Déportation, nos camarades Mlle Grosse et Mme Allard (ci-dessus) ont déposé une gerbe devant la plaque commémorative du fort de Queuleu.

Mlle Grosse, qui y fut internée, avait prit soin, les jours précédents, d'expliquer aux grands élèves des lycées et collèges ce que fut la vie des prisonniers dans ce sinistre fort : mains liées, yeux bandés, faim, froid pénétrant causé par une humidité permanente.

Nous nous excusons de devoir nous borner à citer ces deux exemples. La place est limitée, hélas, dans notre petit bulletin, et nous avons encore beaucoup de choses à y faire tenir. Que nos déléguées nous le pardonnent !

A BRUXELLES ET A BELZIG

L'A.D.I.R. m'a demandé de la représenter à la cérémonie du XX^e anniversaire de la libération du camp de Belzig-Ravensbrück, le dimanche 2 mai 1965, en l'Hôtel de Ville de Bruxelles.

En arrivant sur la Grand-Place, cet ensemble d'architecture gothique unique au monde, j'ai aperçu un groupe de femmes sur les visages desquelles éclatait la joie de se retrouver. Mamy Berthier m'a aussitôt présentée, et je fus accueillie avec tant de chaleur, qu'il m'a semblé que nous nous connaissions depuis le temps de la déportation.

La magnifique salle où se tint la séance académique s'est petit à petit remplie de nombreuses camarades venues de toutes les provinces belges.

La présidente d'honneur, la princesse F. de Mérode, entourée du bourgmestre de Bruxelles, de la présidente de l'Amicale Belzig-Ravensbrück, Mme Cosyns, et des vice-présidentes flamandes et wallonne, a ouvert la séance. Sa Majesté la reine Elisabeth s'était fait représenter à cette cérémonie.

La présidente de Belzig-Ravensbrück a rappelé entre autres, avec beaucoup de grandeur, le combat de tous les Belges contre l'oppression et pour la liberté.

Puis un concert à deux pianos avec le gracieux concours de Pauline Marcelle et de Raya Birguer nous a permis de nous retrouver dans le présent. Après quoi nous avons pu bavarder et prendre des contacts au buffet préparé pour nous, auquel s'ajoutait le champagne offert par

les Françaises. Elles étaient venues nombreuses, entre autres Lucie Bates fidèle à ces rendez-vous, ainsi que Mamy Berthier qui s'est promis d'organiser la section Belzig en France.

Le banquet présidé par M. Mundeller, député, fut très réussi et fort animé.

Au nom de l'A.D.I.R., j'ai remercié les camarades belges qui ont été d'un grand secours pour les Françaises — celles-ci étant en petit nombre dans le convoi — et j'ai transmis le message d'amitié de notre présidente.

Je tiens à remercier de nouveau la présidente de Belzig-Ravensbrück et la secrétaire générale, de leur accueil si fraternel et les féliciter l'une et l'autre d'occuper ces postes depuis leur libération.

Enfin je suis reconnaissante à l'A.D.I.R. de m'avoir donné l'occasion de participer à cette réunion qui me laissera un souvenir d'éternelle et indéfectible solidarité.

C. GOETSCHEL.

Sur l'invitation de la municipalité de Belzig, un petit groupe de Françaises est allé assister à l'inauguration d'une stèle érigée à la mémoire de nos compagnes mortes dans ce camp. Cette stèle rappellera aux passants et aux touristes que là où s'étendent un jardin, un stade et des promenades, des mères, des épouses, des jeunes filles de toutes les nations européennes sont mortes pour que leurs enfants vivent.

MAMY.

La Passion selon Ravensbrück

Sous ce titre viennent de paraître aux Editions de Minuit une cinquantaine de poèmes que Micheline Maurel a écrit entre 1943 et 1950. La sensibilité frémisante de l'auteur s'y allie avec une grande simplicité et une parfaite justesse de ton. Micheline Maurel ne recherche jamais l'effet; sans doute est-ce pour cela que chacun de ses poèmes nous va droit au cœur. Nous vous donnons ci-dessous la primeur de ces trois strophes :

Auprès de quelqu'un qui vous aime,
S'asseoir enfin et demeurer
Tranquillement, longtemps même
Sans avoir à se séparer.

Etre assis bien près l'un de l'autre,
Tendres, parfois se regarder,
Sentir une main sur la vôtre
Se poser, prête à vous aider.

Loin des disputes et des rires,
Rêver, rêver ou même lire,
Ou méditer, ou composer,
Mais ne rien dire, oh ! ne rien dire...

SERVICE SOCIAL

Les anciens déportés et internés titulaires de la carte de déporté ou interné de la Résistance ou de la carte de déporté ou interné politique, justifiant d'au moins 30 années d'assurance, peuvent obtenir la liquidation de la retraite de la Sécurité sociale à un âge compris entre 60 et 65 ans. Cette retraite est égale à 40 % du salaire de base.

In Memoriam

Adeline Loustaunau

Au moment où nous mettions ce bulletin en page, nous apprenions la mort de notre chère Adeline Loustaunau. Elle avait été opérée il y a quelques mois et ne s'était jamais remise; une affection du sang inguérissable la clouait au lit. Elle s'est affaiblie progressivement sous les yeux de Germaine désespérée, et la mort a séparé ces deux sœurs qui ne s'étaient jamais quittées.

J'ai fait la connaissance d'Adeline et de Germaine Loustaunau il y a plus de trente-cinq ans par un ami commun. Je ne les revoyais que de loin en loin, mais assez pour avoir pu apprécier leur valeur morale et pour être certaine qu'on les trouverait toujours du bon côté. Aussi n'ai-je pas été étonnée d'apprendre, pendant l'occupation, qu'elles avaient rejoint la Résistance.

Je suis sûre qu'Adeline montra, dans cette tâche nouvelle et dangereuse, toute l'intelligence, l'efficacité, la discrétion, le sang-froid et la modestie dont elle faisait preuve dans son travail. Une de nos camarades parmi celles qui l'ont le mieux connue vous parlera d'elle dans le prochain bulletin, mais je ne voulais pas attendre pour lui rendre un bref hommage. La Résistance peut être fière d'avoir compté dans ses rangs une femme comme Adeline Loustaunau.

J. RAMEIL.

DÉCORATIONS

Mme Doucet a été promue Officier de la Légion d'Honneur et Mme Varenne a été nommée Chevalier.

Le chaleureux accueil de la Suisse

Fin avril 1945. Sur le quai de la gare de Genève, j'attends avec une émotion intense un train de Françaises libérées de Mauthausen. Je viens de retrouver, moi aussi, ma liberté, mais depuis plusieurs mois j'avais été séparée de mes camarades. Lorsque le train s'arrête sur ce quai presque désert — quelques personnes seulement ont été autorisées à franchir le barrage établi par le service de santé — j'éprouve la joie la plus bouleversante depuis mon retour; mais il s'y mêle bientôt la peine que me causent les visages ravagés de mes camarades. Quand le dernier wagon disparaît du côté de la France, je commence à regretter de ne pouvoir les retenir en Suisse. Quelques heures m'ont suffi pour découvrir à mon profit cette oasis épargnée par la guerre. Toutes les ressources de ce pays heureux aideraient mes camarades à retrouver leurs forces physiques et morales. Mais comment y parvenir ?

C'est à ce moment même que, comme dans un scénario bien monté, un groupe de dames vint se présenter. Je les avais remarquées au passage, distribuant avec émotion et gentillesse des présents de bienvenue le long des wagons, en particulier des sacs de toilette fort bien préparés. Elles souhaitaient faire davantage; elles pensaient que, en stricte justice, c'était aux plus privilégiées qu'il appartenait de venir en aide aux plus éprouvées.

Ce sentiment si noble, je devais le rencontrer bien souvent au cours de ces mois de 1945 et de 1946 pendant lesquels nous devions tant recevoir de nos amis suisses. Combien d'entre eux me remerciaient de leur permettre de partager un peu de ces biens qui avaient été préservées ! Que de lettres, accompagnées de dons bouleversants : les dix francs mensuels envoyés régulièrement pendant deux ans par un ménage aux modestes ressources, l'obole de la veuve (un franc en timbre) prélevée avec régularité sur les 89 francs reçus chaque mois par une pauvre femme assistée par sa commune ! Immédiatement, la générosité des Suisses prit ce caractère de solidarité reconnaissante à l'égard de ceux et de celles qui, affirmaient-ils (et c'était bien vrai), avaient combattu et souffert aussi pour leur liberté à eux.

Les dames rencontrées sur le quai de Genève animaient un ouvrage de Lausanne, le S.O.S., qui n'avait cessé pendant toute la guerre d'aider les enfants des pays occupés, les réfugiés en Suisse et même les maquisards. Et leur bonne volonté rejoignait celle d'autres groupes. A Genève, à Berne, à Zurich, à Bâle, des comités s'étaient formés dès janvier 1945 sous l'impulsion de Maryka Delmas. Non contente de préparer avec l'Amicale des prisonnières de la Résistance le centre de la rue Guynemer, où tant d'entre nous devaient être reçues, aidées, soignées et parfois hébergées, Maryka s'était préoccupée de maisons d'accueil en Suisse et en Haute-Savoie. Elle avait trouvé des dévouements merveilleux, mais tout cela m'était alors inconnu, et je ne pouvais



Dans les camions de la Croix-Rouge.



L'arrivée à Kreuzlingen.



Vers un vrai lit.

imaginer que ce rêve de voir nos camarades revenir dans cette même gare de Genève, y être reçues par toutes sortes de délégations avec des bouquets tricolores et dans un enthousiasme indescriptible, serait réalisé trois mois plus tard !

Les mêmes dames s'y retrouvaient, elles aussi, pour les accueillir, étant devenues les chevilles ouvrières de cette « aide aux déportées françaises » qui devait naître au cours d'une réunion à l'ambassade de France à Berne. Nous leur devons de prononcer leurs noms avec la plus fidèle affection et la plus grande reconnaissance : Mme Suter-Morax, Secrétaire générale, Mme Morel, Trésorière, Mme Perllemutter.

C'est à Lausanne, grâce à elles, que furent organisées mes trois premières conférences, puis beaucoup d'autres, au profit de l'A.D.I.R. Tantôt dans la grande salle de la Réformation, à Genève, tantôt dans un temple protestant d'une petite ville du Jura (on m'avait hissée sur une grosse Bible dans la chaire pour que les auditeurs puissent apercevoir au moins le haut de ma chétive personne), du Valais au Tessin, du canton de Berne à la Suisse alémanique, partout une générosité extraordinaire devait répondre à nos sollicitations.

Dans les ateliers d'horlogerie, les ouvriers quêtaient pour nous en tendant

leurs casquettes, et à Fribourg, dans la grande Aula de l'Université, ce furent les Dominicains... Souvent, d'ailleurs, parmi les pièces et les gros billets, il y avait des bijoux. Nous trouvâmes même, à trois reprises, des alliances. Cent vingt mille francs suisses environ furent ainsi réunis, auxquels s'ajoutèrent cent mille francs du « Don suisse », qui avait pour principe de ne donner qu'aux riches, autrement dit de n'aider que les œuvres qui s'aidaient déjà elles-mêmes.

Je ne puis qu'évoquer tous les dons en nature : vestiaire en quantité très importante et souvent à l'état neuf, colis de nourriture expédiés en France ou remis aux maisons d'accueil, meubles et vaisselle pour nos camarades pillées, tissus, machines à coudre, mercerie, remis par le Don suisse pour l'atelier de rééducation de la rue Guynemer, cadeaux divers et innombrables qui allaient des plaques de chocolat aux montres...

Autour de chaque centre, d'ailleurs, se formait un courant d'amitié chaleureux et très efficace. Nos camarades furent presque toujours soignées gratuitement (y compris les radios, analyses et remèdes). Les commerçants se montrèrent également généreux; nombreuses furent les invitations, les visites, les conférences qui animèrent les séjours de nos amies.

Chacune de ces maisons d'accueil eut son caractère très particulier. La première fut le Chalet des Bois, à Crassier-sur-Nyon (non loin de Divonne), prêté par Mme Volter de Loriol. Trente-deux de nos camarades y furent reçues pendant l'été de 1945. Quinze autres bénéficièrent à cette même époque d'une jolie villa à Nyon, tout au bord du lac de Genève, mise à notre disposition par M. Gonnet. A Montana, dans un des plus beaux sites de Suisse, le chalet Mont-Paisible fut destiné à des cures pulmonaires de beaucoup plus longue durée, dont profitèrent dix-huit d'entre nous, cependant que d'autres chalets accueillaient les anciennes déportées en montagne pour des séjours d'hiver et de printemps : vingt à Château-d'Oex, une trentaine à Villars-sur-Ollon, une douzaine aux Avants-sur-Montreux, ces deux dernières maisons étant prises entièrement en charge, la première par le comité de Zurich, la seconde par celui de Bâle.

L'action généreuse de la Suède

Souvenirs d'une malade

« Les Françaises qui peuvent se lever... les voitures suédoises sont là pour les emmener... »

Par quel effort me suis-je levée ? Mais je retombe évanouie... Et quand je reviens à moi, une doctoresse allemande, compagne de misère, m'habille : « Je veux tellement que vous rentrez en France ! » me dit-elle... Je ne me souviens plus de son nom. Je sais seulement que quelques jours après, elle mourrait du typhus.

Sur un brancard, on me porte dans la cour du Revier. Je suis tellement faible que c'est à peine si je m'en rends compte. Il fait froid, le ciel est plein d'étoiles...

Une voiture allemande nous sort du camp... et dehors ce sont les voitures suédoises conduites par des Canadiens... Le long voyage commence. Au bout de

Dans la maison de retraite des sœurs protestantes de *Grandchamps*, près de Neufchâtel, douze chambres furent offertes par M. Pierre Bouvet et M. de Coulobert. Vingt d'entre nous reçurent l'hospitalité dans un chalet à Fribourg et furent très entourées par un groupe formé autour de Mme Blancpain. Enfin, une grande maison, au-dessus de Lausanne, put offrir encore cinquante places. Comme nos camarades se succéderont pour des séjours plus ou moins longs, cinq cents d'entre elles environ ont ainsi bénéficié de l'hospitalité de nos amis suisses.

Ces quelques chiffres sont suggestifs. Ils ne peuvent exprimer cependant tout ce qui a été donné par surcroît d'amitié réciproque. Des liens subsistent à travers ces vingt années (si étroits que plusieurs mariages franco-suisses sont venus les sceller !), mais cet anniversaire de notre retour nous donne l'occasion d'exprimer une fois encore à ces amis qui nous ont si généreusement aidées notre immense reconnaissance.

Geneviève ANTHONIOZ.



Un des chalets qui permirent à nos camarades de reprendre des forces.

quelques kilomètres, on stoppe. On nous donne du thé bouillant — je n'ai pas la force de tenir le bol — et du pain blanc (!) que je ne puis toucher... Je retombe dans l'inconscience... Un arrêt : nous sommes dans une forêt, à l'abri d'un combat d'avions que je n'entends même pas... Quelque temps après, je sens que l'auto qui nous transporte passe sur des rails. Nous traversons Lübeck.

Et puis c'est l'arrivée au Danemark..., le poste de secours installé dans un moulin, les infirmières, leurs gestes doux... L'affreuse dysenterie a traversé le pauvre manteau dans lequel on m'a enroulée. Elles me changent comme un enfant...

... Une ombre s'agenouille près de ma civière : « Je suis prêtre catholique, vous levez-vous de mon ministère ? » Je me confesse et on me dit : « Je vais vous apporter le Bon Dieu tout à l'heure... » Mais tout se précipite, les Danois ont-ils peur — le Danemark est encore occupé — que les Allemands se ravisent et nous reprennent ? On nous entraîne rapidement sur le ferry-boat pour la Suède...



Débarquement d'une malade.

Mais quelques instants après, on m'apporte la Sainte Communion... Larmes de joie et de reconnaissance... Vous m'avez sauvée, Seigneur, je vais donc revoir la France et les miens !...

On nous donne un bouillon, des œufs tout frais, mais je n'ai pas toujours la force de manger...

Et c'est le débarquement à Malmö...

L'auto qui nous transporte a ralenti juste devant un fleuriste. Je m'émerveille !... Des fleurs ! Quelle beauté !... Et les infirmières qui nous accueillent sont jolies, fraîches... Avec quels soins, quelles délicatesses, elles nous donnent un bain, nous soutenant dans l'eau, nous revêtent d'une chaude chemise de laine avant de nous monter dans un beau dortoir... aux draps blancs !...

Comment dire les attentions délicates qui nous ont choyées, la compassion des officiels qui nous manifestaient leur admiration et leur sympathie, les soins presque tendres des médecins, et les longues patience des infirmières... Car les déportées, sans s'en rendre compte, étaient exigeantes... Les gestes touchants des uns et des autres... Le petit gosse de la campagne qui nous apporte une pleine brassée de fleurs des champs... Cette femme de général qui vient faire nos



Arrivée des Françaises à Helsingborg.

commissions à l'hôpital sait-elle qu'elle nous donne la joie, après les horreurs du camp — d'admirer l'élégance et la beauté qui accompagnent sa gentillesse ?

Marithé de POIX.

Ce que nous leur devons

La bonté des Suédois et des Suédoises dans le long effort de l'accueil des déportés, qui en saura jamais toute l'étendue ? Nos camarades savent-elles que huit jeunes femmes de Malmö et de Lund, venues bénévolement les désinfecter, les soigner, les habiller, les nourrir, ont attrapé le typhus et que l'une d'entre elles en est morte ? Que l'un des chefs de colonne des autobus de la Croix-Rouge suédoise, le lieutenant Hallqvist fut grièvement blessé et un chauffeur suédois tué le 24 avril au cours d'un bombardement en même temps que cinq de nos compagnes ?

Le comte Bernadotte, Président de la Croix-Rouge suédoise, avait entrepris, au début de février 1945, une course contre la montre pour sauver le plus grand nombre possible de prisonniers des camps de concentration encore accessibles par le Nord. Les autorisations qu'il arrachait à Himmler après des heures de discussion étaient souvent, quelques heures après, annulées par Hitler lui-même, et tout était à recommencer. Bernadotte n'obtint d'abord que le rapatriement des déportés scandinaves qu'il fit rassembler à Neuengamme, puis enfin transporter le 19 avril seulement à travers les bombardements et les flots de réfugiés jusqu'au Danemark. Les officiers de la Croix-Rouge suédoise eurent le désespoir de voir les 20.000 autres déportés de Neuengamme poussés dans les trains de marchandises sans pouvoir intervenir...

A peine les déportés scandinaves étaient-ils déposés dans un camp au Danemark que les ambulances repartaient chercher à Ravensbrück les premières 200 Françaises malades. Elles quittent le camp pendant la nuit du 20 avril, et le 22, à la nuit tombante, c'est une longue colonne d'autobus blancs qui s'arrête à la porte du camp pour chercher les 800 Françaises qui peuvent marcher (la négociation de Bernadotte avait porté sur

1.000 Françaises, pour commencer). Le commandement du camp, Suuren, très nerveux, veut faire repartir sur-le-champ la colonne. Mais les chauffeurs suédois sont exténués ; leur capitaine obtient qu'ils dorment quelques heures.

Ce soir-là, les Françaises, que les SS avaient fait préparer pour un transport vers une destination inconnue, comme d'habitude, furent refoulées et enfermées dans un block. Nuit pleine d'angoisse. Les ambulances blanches qui avaient emmené nos malades étaient-elles bien suédoises ? N'était-ce pas un nouveau camouflage pour un transport vers la chambre à gaz ? Et nous ? Personne n'avait vu la moindre ambulance à proximité du camp ?... Avant le jour, on nous fit lever avec la brutalité coutumière, et, tel un troupeau qu'on mène à l'abattoir, nous franchîmes la lourde porte du camp, ayant, comme d'habitude, camouflé nos pauvres trésors contre la fouille.

Cette fouille eut-elle lieu ? Je ne m'en souviens plus, pas plus que du trajet. Je mourais de fatigue et de sommeil. Avec la vision de Lübeck en ruines, mon premier rayon de lumière fut l'arrivée à la gare de Padborg, à la frontière germano-danoise. Le Danemark était toujours occupé, mais la population des alentours de la gare nous faisait fête, et, sur le quai, un grand jeune homme blond, en uniforme bleu-ciel s'affairait autour des malades, soutenant avec une délicatesse extrême les femmes en haleines qui n'arrivaient pas à monter dans le train. Le bruit courut que c'était un fils du roi du Danemark, venu pour nous accueillir. Il nous apparut comme sortant d'un conte de fée. Nous l'appelions « Hamlet, prince de Danemark ». Nous ignorions, à l'époque, que son père, le roi Christian X, avait eu une attitude exemplaire pendant toute la guerre, bien que rendu infirme par un accident de cheval. Il était considéré par son peuple comme le chef suprême de la Résistance. Il avait prévenu les Allemands qu'il porterait lui-même l'étoile jaune, si elle était imposée à ses sujets israélites.

La population et les autorités danoises facilitèrent au maximum notre traversée du Danemark : on nous lançait des fleurs par les fenêtres, on nous servait des chocolets chauds par les portières !

L'accueil en Suède fut peut-être moins démonstratif, mais il n'en fut pas moins empreint d'une humanité profonde, mise au service d'une efficacité prodigieuse.

Dans l'ordre et le calme, les 1.000 premières Françaises, puis les 15.000 prisonniers et prisonnières d'autres nationalités prévues dans les accords Bernadotte débarquèrent à Malmö en l'espace d'une semaine et furent répartis sur des dizaines de villes et de petits centres dans le Sud de la Suède et jusqu'à Göteborg. Des écoles, des hôpitaux furent évacués pour nous loger, et jusqu'au Musée de Malmö où je me rappelle avoir couché entre les pattes d'une girafe empaillée, trop monumentale pour pouvoir être provisoirement mise en caisse. Des centaines d'infirmières et de médecins suédois volontaires se relayèrent au chevet de nos mourantes, luttant contre le sommeil et la fatigue à coup de phénadrine. C'est ainsi que Marithé de Poix, Sylvie Cordier et bien d'autres furent sauvées in extremis. Une image est restée gravée dans ma mémoire : autour du lit voisin du mien, trois médecins se penchent, un à cheveux blancs et à fines lunettes et deux jeunes, rutilants de santé. Ils soulèvent le drap de papier blanc avec une infinie douceur. Une jeune fille de vingt ans est couchée là, repliée en chien de fusil, si maigre et si amenuisée que l'on croirait une enfant de 11 ans si les yeux immenses dans le crâne tondu ne

révélaient pas, au contraire, une grave maturité. L'expression de ces trois hommes, que la guerre avait épargnés jusqu'à, était indicible. Ils reposèrent le drap encore plus doucement qu'ils l'avaient soulevé, comme si l'air déplacé par ce geste risquait d'éteindre la flamme qui brillait encore dans les yeux de la jeune fille.

D'autres Suédoises, sans qualification spéciale, se sont occupées de nous rhabiller une par une, de nous réalimenter progressivement, selon les principes de diététique médicale pour éviter les accidents classiques de la renutrition brutale. Elles participaient aussi aux fameuses séances de désinfection de l'arrivée qui nous furent si pénibles car elles nous rappelaient trop les « douches » de Ravensbrück. Ces séances étaient cependant d'une nécessité vitale, autant pour nous que pour la population suédoise. Beaucoup de déportées ne comprenaient pas les impératifs de la désinfection et d'une alimentation légère et se plaignaient amèrement ! La patience, la bonté, l'effort de compréhension de nos amis furent mis à rude épreuve ! D'autant plus que ces volontaires avaient parfois affaire à leurs compatriotes, effrayés à l'idée que nous apportions avec nous une grave menace d'épidémie.

L'effort des Suédois s'est poursuivi jusqu'à la fin d'août 1945, dans le calme, la bonne organisation, la gentillesse, le tout reposant sur un amour profond de notre

pays. Car tous ces volontaires suédois qui ont apporté leur aide à la Croix-Rouge l'ont fait par amitié pour la France et ce qu'elle représentait pour eux. Ainsi, le 26 août 1945, Marithé de Poix convalescente, arrivant de Christianstad à Stockholm, trouve la ville pavée. Comme elle demande la raison de ce déploiement de drapeaux, elle s'entend répondre : « Mais c'est le premier anniversaire de la libération de Paris : nous nous réjouissons avec vous de la liberté reconquise. »

C'est fraternellement et avec une infinie compassion que les Suédois nous ont reçus il y a vingt ans. Notre reconnaissance et notre amitié pour la Suède sont toujours aussi vivantes.

Anise POSTEL-VINAY.



Une bonne sieste au soleil.

CARNET FAMILIAL

NAISSANCES

Isabelle, petite-fille de Mme Elie, notre déléguée pour l'Ille-et-Vilaine. Rennes, 28 décembre 1964.

François, petit-fils de notre camarade Mme Hartmann. Paris, 28 février 1965.

MARIAGE

Mlle Carole du Tertre a épousé M. Alexandre Sosnowsky. Paris, le 19 mars 1965.

Mlle Nicole Canet, petite-fille de notre camarade Mme Vve Deschamps a épousé M. Claude Chardon. Vanves, le 14 juin 1965.

M. Jean-Claude Dominjon, fils de notre camarade Mme Jacques Dominjon a épousé Mlle Arlette Gros. Fontainebleau, 26 juin 1965.

DÉCÈS

Notre camarade Mme Ballini, a perdu son fils Max Sibard. Ondres, le 3 mars 1965.

Nos camarades Mmes Billard et Prelier font part du décès de Mme Borders, leur sœur et tante. Vendôme, le 20 janvier 1965.

Notre camarade Mme Damien est décédée. Arveyres, janvier 1965.

Notre camarade Mme Schaeferle est décédée. Strasbourg, janvier 1965.

Notre camarade Mme Fockenbergh, a perdu son gendre. Paris, février 1965.

Notre camarade Mme Gonnec est décédée. Lyon, décembre 1964.

Notre camarade Mme Huart, a perdu sa mère. Paris, février 1965.

Notre camarade Mme Coulon, a perdu sa mère. Thann, le 3 mars 1965.

Notre camarade Anne-Marie Soucelier, a perdu son père. Lyon, 30 janvier 1965.

Notre camarade, Mme Franck-Lejeune a perdu sa mère. Paris, mai 1965.

Notre camarade, Mme Simonneau a perdu sa sœur. Morsang-sur-Orge, 14 juin 1965.

Notre camarade Adeline Loustaunau est décédée. Paris, 28 juin 1965.

L'A.D.I.R. a le regret d'annoncer la mort de M. et de Mme Robert d'Harcourt. Ils faisaient tous deux partie du Conseil d'administration de la Société des Amis de l'A.D.I.R. et s'étaient toujours montrés d'une grande générosité à l'égard de l'association. Paris, le 18 juin et le 17 mai 1965.

RECHERCHES

Qui a connu deux camarades espagnols : Rose Llucia, née en 1910, et Luz Martos Goui Igme, née en 1906, qui étaient à Auschwitz en 1943 ?

Qui a connu, à Holleischen, Elisabeth Bouquet des Chause ? Urgent. Ecrire à Anne de Seynes, à l'A.D.I.R.

Quelqu'un a-t-il connu Madeleine Thirion, arrêtée à Bar-le-Duc, déportée en février 1944 et morte à Ravensbrück ? On n'a jamais eu ni nouvelles ni détails (de la part de Miarka, Mme Vernay). Prière d'adresser les renseignements à l'A.D.I.R.

Rencontre de la Section Loiret - Centre

En ce printemps 1965, si lourd d'anniversaires, Marguerite Flamencourt a tenu à nous faire connaître deux hauts lieux de Sologne.

Partis dans le soleil et la fraîcheur d'un beau matin, nous nous sommes enfouis au cœur de ce pays encore sauvage, plein d'étangs et de bois, où le gibier fuit au bruit de notre approche.

Nous nous sommes retrouvés à trente-trois au cimetière de Bellefontaine, à la Ferté-Saint-Aubin. Nous déposons une gerbe de bleuets devant le mur où s'inscrivent les noms des soixante-quinze étudiants parisiens massacrés par les Allemands. Puis, précédant la minute de silence, le Chant des Partisans s'élève. Enfin, le colonel Thénard, Président honoraire des corps francs Vengeances, attaché au colonel de Lattre de Tassigny à la Première Armée et qui fut à partir de 1943 un des organisateurs de la Résistance dans la région, nous fait le récit des dramatiques événements auxquels il fut mêlé :

« Le premier drame de la Résistance en Sologne s'est déroulé au début de juin 1944. Plusieurs corps francs du groupe Véline-Thermopyles, composés exclusivement d'étudiants de l'Université de Paris, avaient convoqué leurs volontaires en Sologne par petits groupes pour les diriger avec leur encadrement vers le Plateau central. Le point de ralliement était la petite ferme du By, à 3 kilomètres de la Ferté-Saint-Aubin.

Les premiers arrivés commencèrent leur entraînement militaire au By ; les organisateurs avaient demandé au propriétaire du domaine l'autorisation de cacher des réfractaires ; la famille de celui-ci, qui s'était réfugiée au By à la suite des bombardements d'Orléans, s'inquiéta de constater que la ferme était devenue un camp retranché ; l'un des parents dit à sa fermière :

» — Si la Gestapo découvrait ici les étudiants, elle les fusillerait et nous avec.

» — Mourir dans un bombardement ou être fusillé, répondit Mme Thauvin, c'est la même chose ; ce qu'il faut avant tout, c'est aider ces jeunes gens à libérer le pays.

» Cette femme n'ignorait pas qu'elle risquait sa vie, et elle n'a pas hésité. Comme elle, la plupart des Solognots ont aidé de tous leurs moyens la Résistance, en toutes occasions. Il convient de leur rendre hommage.

» Les organisateurs, pour éviter un rassemblement trop nombreux dans la même ferme, préparèrent deux autres centres, l'un au Cerfbois à Marcilly-en-Villette, le second aux Grands-Bois à Ménestreau-en-Villette. Les volontaires arrivèrent entre le 6 et le 8 juin.

» Mais, depuis six mois, un des étudiants du réseau s'était rallié à la Gestapo de Paris et renseignait régulièrement l'ennemi sur les effectifs de son groupe, sur les dépôts d'armes et les exercices militaires auxquels ils se livraient. Les Allemands laissèrent mûrir l'affaire sans intervenir ; mais, au début de juin, dès le débarquement de Normandie, ils arrêtèrent l'état-major du réseau à Paris. Sous la torture, le chef de réseau fut contraint de révéler le lieu de concentration du By. Le 10 juin, de

Devant le Monument aux Morts de Bellefontaine.

grand matin, la Gestapo d'Orléans, alertée par celle de Paris, fit irruption au By, enferma tous les étudiants dans une grange afin de les interroger individuellement. On les attacha l'un à l'autre, par groupe de trois, et on les conduisit sur le lieu de l'exécution.

» Feu ! Les mitrailleuses crépitaient et les six premières victimes qui tournaient le dos à leurs exécuteurs tombent la figure contre terre ; les soldats donnent le coup de grâce dans la tête ; puis ils font avancer un second groupe de six, et le massacre continue jusqu'à épuisement.

» Le 10 juin 1944, il y eut ainsi vingt-neuf étudiants fusillés au By et douze au Cerfbois. Ils moururent sans une plainte, sans un sanglot, sans un cri.

» La Gestapo fut-elle soudain effrayée d'un pareil massacre d'enfants désarmés ? On ne le saura jamais. Toutefois les étudiants regroupés aux Grands-Bois, arrêtés eux aussi le 10 juin, ne furent pas fusillés mais déportés. Treize d'entre eux sont morts en déportation avec M. Varin, le propriétaire du domaine. »

Je voudrais pouvoir recopier entièrement le texte, profondément émouvant, du colonel Thénard. Nous le suivons à travers la Sologne, le Loiret, le Loir-et-Cher, organisant, reconstituant, arasant les maquis, préparant les combats de la libération. Nous l'écoutes, tout en lisant et relisant les noms et la magnifique citation gravés sur le mur auquel nous faisons face.

Nos huit voitures nous entraînent vers un second rendez-vous presque inaccessible. Là se dresse un autre monument, celui du « Bois des Grands-Clos », lieu des combats du maquis de Souesmes. Le maire, M. Leprétre, qui fut, sous le nom de Sylvain, l'adjoint du commandant Petitfils, à la tête d'un maquis de 160 hommes, nous décrit la lutte inégale de ce groupe héroïque contre les Allemands venus en force.

Dans cette clairière isolée, cernée par les arbres, les paroles si simples et si fidèles de M. Leprétre résonnent tragiquement.

Après tant d'émotions, nous sommes heureuses de faire halte aux « Grandes Landes », le rendez-vous de chasse de M. et Mme Gattignon. Les tables sont dressées sous les chênes, et nos hôtes nous accueillent avec toute la chaleur de leur amitié.

Que dire du succulent, de l'extraordinaire déjeuner qui nous est offert ? Les bons vrais coqs solognots, les merveilleux fromages blancs, les glaces excellentes... Quant aux vins, il faudrait un connaisseur plus qualifié que moi pour chanter leurs louanges. Mais la réputa-



tion du chaix de M. Gattignon, généralement dépouillé pour nous de ses meilleures bouteilles, n'est plus à faire. Comment remercier Paulette Gattignon et son mari, comment dire à Marguerite Flamencourt, combien nous lui sommes reconnaissantes d'avoir organisé cette journée ?

Avant de nous séparer, nous pensons aux absentes, malades ou excusées, Marguerite nous lit leurs messages. La grande famille de l'A.D.I.R. est là et cette famille, en ce soir de pèlerinage se sent environnée de présences invisibles. Chacune, en son cœur, évoque ceux et celles dont la place ne peut être comblée. Quatre d'entre nous, revenues de Neu Brandenburg, pensent tout spécialement à Mme Petitfils, à sa fille Jeannette, à Mme Poeuf, qu'elles ont connues au camp et qui priées comme otages au moment de la bataille de Souesmes, ne sont pas revenues.

G. FERRIÈRES.

RENCONTRE INTERRÉGIONALE

à Clermont-Ferrand, 2 et 3 octobre 1965

Samedi 2 octobre : départ de Clermont-Ferrand à 8 h 30 pour un pèlerinage au carrefour de Pinols et montée au Mont-Mouchet. Déjeuner à Saint-Flour, prix : 15 francs. Car : 13 francs.

Dimanche 3 octobre : réunion, dépôt de gerbe au monument aux Morts, réception à la mairie de Clermont-Ferrand. Déjeuner à la gare routière, prix : 15 francs.

Les camarades qui désireront participer à cette rencontre sont priés de s'inscrire avant le 15 juillet à l'A.D.I.R., 241, boulevard Saint-Germain.

Seules, celles qui se seront inscrites recevront le programme détaillé.

ANNONCE

Ex-déportée de Ravensbrück reçoit demi-pensionnaires à 20 francs par jour tout compris sauf midi, calme, vue, jardin, parking gratuit. Pension Vaste Horizon, 186, chemin de Terron, Nice (Il faut une voiture car la maison est à 3 km de la plage et les cars sont rares.)

En dehors de la saison d'été (juillet et août) je loue chambre avec cuisinette à 15 F par jour, gaz et électricité compris.

Quand les Alliés ouvrirent les portes

par Olga WORMSER-MIGOT

« Un livre à ne pas lire le soir », disait le critique d'un hebdomadaire en conclusion de son court article sur l'ouvrage de Mme Wormser-Migot, et je m'étonnai que son compte rendu fut aussi sommaire et aussi imprécis. Je le comprends mieux aujourd'hui après la lecture minutieuse de *Quand les Alliés ouvrirent les portes*.*

Historienne et loyalement objective, soucieuse du détail comme de la synthèse, Olga Wormser-Migot a voulu tout nous dire et nous emmener partout; mais le cinéma s'accommode mieux que le livre d'une telle ubiquité et les images qui se succèdent à une pareille vitesse nous étourdissent quelque peu. Dans la collection « L'histoire que nous vivons », le livre est présenté comme « une fresque tragique mais sans complaisance à l'horreur, bien que, parsemée de vivants, elle soit dédiée aux ombres de ceux qui, par millions, ne sont pas revenus ».

Mme Wormser-Migot fut, après la libération de Paris, chargée du service de recherches des déportés, et les missions qu'elle assuma lui permettent de nous apporter aujourd'hui un précieux témoignage oculaire. Il était utile d'attirer l'attention des Français sur le laps de temps qui s'est écoulé entre la libération de Paris et la fin de la guerre. C'est pendant cette période que progressivement s'est faite l'incroyable révélation, que le monde a découvert avec stupeur le système concentrationnaire, que les familles toujours plus angoissées se sont heurtées au silence, à la nuit, « à cette zone d'ombre trouée de quelques révélations sinistres ». Le travail de recherche et de localisation des prisonniers était immense, à la limite de l'impossible, et le livre, divisé en quatre saisons (de l'été 1944, qui vit les derniers départs, au printemps 1945, témoin de si rares retours) met bien en valeur la tâche gigantesque de ceux qui enquêtaient dans ce chaos.

Parmi toutes les images qui nous sont offertes, comment faire un choix ? Derniers convois, charniers, massacres, expériences médicales, révoltes d'Auschwitz, « cette usine de mort la plus perfectionnée que le monde ait connue », réseaux clandestins dans les camps, incendie du crématoire IV, etc., avec, en surimpression, tout ce qui se passe en Norvège, en Hongrie, et partout ailleurs en ce monde incohérent; il y a ceux qui attendent dans l'angoisse et à qui « les ondes du massacre parviennent à retardement »; et puis des incidents, des drames, des portraits, des anecdotes, des visages, des trahisons, des héros... comment vous résumer un tel livre ? Le déchaînement de la vie et du mal ne se raconte pas. Ce qui frappe le plus et qui constitue peut-être le lien entre ces innombrables visions, c'est la complexité de la situation, l'ignorance et l'incompréhension des hommes.

Le souci principal des nazis fut de cacher au monde les atrocités du système concentrationnaire; devant l'avance des Alliés, devant l'imminence de la défaite, il leur fallait donc supprimer les traces de tortures, escamoter les morts-vivants, empêcher que l'on vit que « des squelettes pouvaient marcher ». De là les exécutions massives, le massacre hâtif des malades et des vieillards; de là aussi ces effroyables évacuations d'un camp à un autre déjà surpeuplé, et où redoublaient le typhus et la dysenterie.

* (Laffont, éd.)

C'est ainsi que jusqu'à la dernière heure et dans l'ultime débâcle, les déportés connurent le pire de la répression, de la torture et de la souffrance. Alors, comment établir des fichiers, quand les preuves et les archives étaient détruites et quand cet effroyable brassage s'était poursuivi de camp en camp pendant des mois ? Comment dénombrer, identifier des morts sans cadavres, dont on ne savait si la chambre à gaz, la maladie, les bombardements avaient eu raison d'eux ? (Rappelez-vous les navires coulés à Lutbeck !)

Le récit de l'enquête à Bergen-Belsen, à laquelle participait Mme Wormser-Migot, souligne bien les difficultés insurmontables de l'entreprise. Tous les moyens cependant étaient mis en œuvre : « On essaye d'imaginer comment les autres pays cherchent leurs déportés ; pour la Belgique, la Hollande, on le sait : nous travaillons en liaison. Mais dans les pays les plus meurtris, l'U.R.S.S., la Pologne, comment peuvent-ils mettre en place un appareil à la mesure de millions de victimes, qu'ils recherchent ou ne recherchent pas, dans toutes catégories et dans des proportions qui rendent si faibles nos propres chiffres de disparus, si immenses pourtant au regard de tant de visages, de tant de liens et d'amour qu'ils représentent, et que leur absence a décuplés ? »

Les investigations deviennent empiriques : au fur et à mesure que reviennent, goutte à goutte, les déportés, ils sont fichés, étiquetés, interrogés. C'est alors, semble-t-il, que se produit une sorte de malentendu tragique : ceux qui accueillent et qui attendent dans l'angoisse ne comprennent pas que les revenants ne puissent les renseigner ; les noms qu'ils mentionnent anxieusement, les photos qu'ils montrent et qui n'ont plus aucun rapport avec les spectres des camps n'éveillent aucun souvenir chez les déportés. Ils connaissent un surnom, un prénom, un matricule, une ombre de voisin qui partageait son pain ou qui volait leur pain, mais comment tirer de souvenirs approximatifs, ou parfois erronés, les éléments d'une filière ? De leur côté, les déportés n'aspirent qu'au repos et ne comprennent pas qu'on les torture encore avec des formalités, des enquêtes et des paperasseries.

L'univers concentrationnaire, encore trop mal connu et déifiant toute imagination, échappait à la compréhension de tous ; seuls, les enquêteurs le découvraient progressivement dans toute sa vérité. Par ailleurs, bien souvent, les déportés ne pouvaient même pas préciser les effroyables itinéraires qu'ils avaient parcourus dans les conditions que l'on sait.

Avec sobriété, et par brèves remarques éparpillées, Mme Wormser-Migot rend bien compte de l'angoisse des familles et de la forme qu'elle prenait : il y a celui qui veut espérer en dépit de tout, celle qui s'accroche à l'espoir d'une évacuation par la Russie, ceux qui veulent des précisions, des faits, des certitudes à tout prix... Que de réactions diverses dans les coeurs torturés ! Quiconque était à Lutetia se rappellera toujours l'attente interminable, persévérente, suppliante des familles derrière leur barrière.

Et pourtant, il fallait en même temps accueillir ceux qui revenaient de l'au-delà : « Lazare parmi nous », dit Mme Wormser-Migot, qui ajoute : « Leur expérience est incomparable et leur survie ne les en a pas guéris ». Effecti-

vement, les retrouvailles et les réadaptations furent souvent terribles. Comment oublier ce vieux petit cordonnier juif que j'avais réussi à sortir de Lutetia pour le conduire rue de Lille où sa fille était concierge ? Il fut très rapidement éjecté de la loge parce que sa petite-fille risquait d'avoir peur de son aspect, et je fus priée de le ramener au plus vite. Je dus le porter à moitié pour revenir à Lutetia, mais il ne pesait rien, si ce n'est le poids de sa douleur et de son inutile survie.

Mme Wormser-Migot a su, de ci, de là, prendre sur le vif et avec réalisme toutes les réactions de souffrance, de colère, de renoncement, de révolte chez ceux qui attendaient comme chez ceux qui revenaient ; elle a, de même, bien su voir le tragique bilan de ces chassés-croisés humains, de cette étonnante mêlée où les événements, les sentiments, les réactions étaient inextricables. C'est ainsi qu'en Allemagne, au mois de février 1945, lorsque se précisait la défaite, il y avait « la panique, la haine, l'exode, les anciens vainqueurs et leurs pauvres préoccupations d'hommes et de femmes traqués. Quels destins se croisent, se fuient, se cherchent ! »

Sobres aussi, dans le refus du pathétique et de l'horreur, sont les récits des découvertes alliées qui justifiaient le titre du livre. Peut-être les chiffres sont-ils suffisamment éloquents : à Belsen « les troupes britanniques ont trouvé 17.000 cadavres à la libération du camp. Le typhus et la dysenterie ont encore causé 13.000 morts après leur arrivée ». C'était le temps, hélas ! « où la mort allait souvent plus vite que le retour », mais quelle dérision d'arriver trop tard et de pouvoir seulement dire en guise de consolation : « Tu es un mort libre ! »

Pour tous les autres camps, la découverte fut la même, dans l'amoncellement des cadavres et les souffrances des agonisants. Devant Dachau, un Anglais disait : « Il n'existe pas dans la langue anglaise de mot pour exprimer, ne fût-ce que superficiellement, ce qu'est ce camp de concentration. »

Que dire de plus ? Quelques notes pessimistes de l'auteur sur la faculté de l'homme à se réinstaller dans son égoïsme et son matérialisme, car les héros des camps « savent bien que les serments d'union, que la belle amitié, la « vie d'avant » récupérée va les dissoudre... » et le livre se termine sur l'appréciation de ces procès qui n'aboutissent pas à grand-chose ; mais si les bourreaux ont souvent été réintégrés et les victimes inadaptées, pourtant, en toutes circonstances, les motifs de survie demeurent, qui justifient la lutte et permettent le dépassement.

Denise GASTINEL.

A. D. I. R.
241, Boulevard Saint-Germain
PARIS - VII
C.C.P. Paris 5266.06

Les bureaux de l'A.D.I.R. seront fermés pendant tout le mois d'août.

Le Gérant-Responsable : G. Anthonioz
Bernard Neyrolles - Imp. Lescaret - Paris